Irénikon

MGR A. SIPIAGUINE
Directeur de l'internat russe Saint-Georges à Namur.

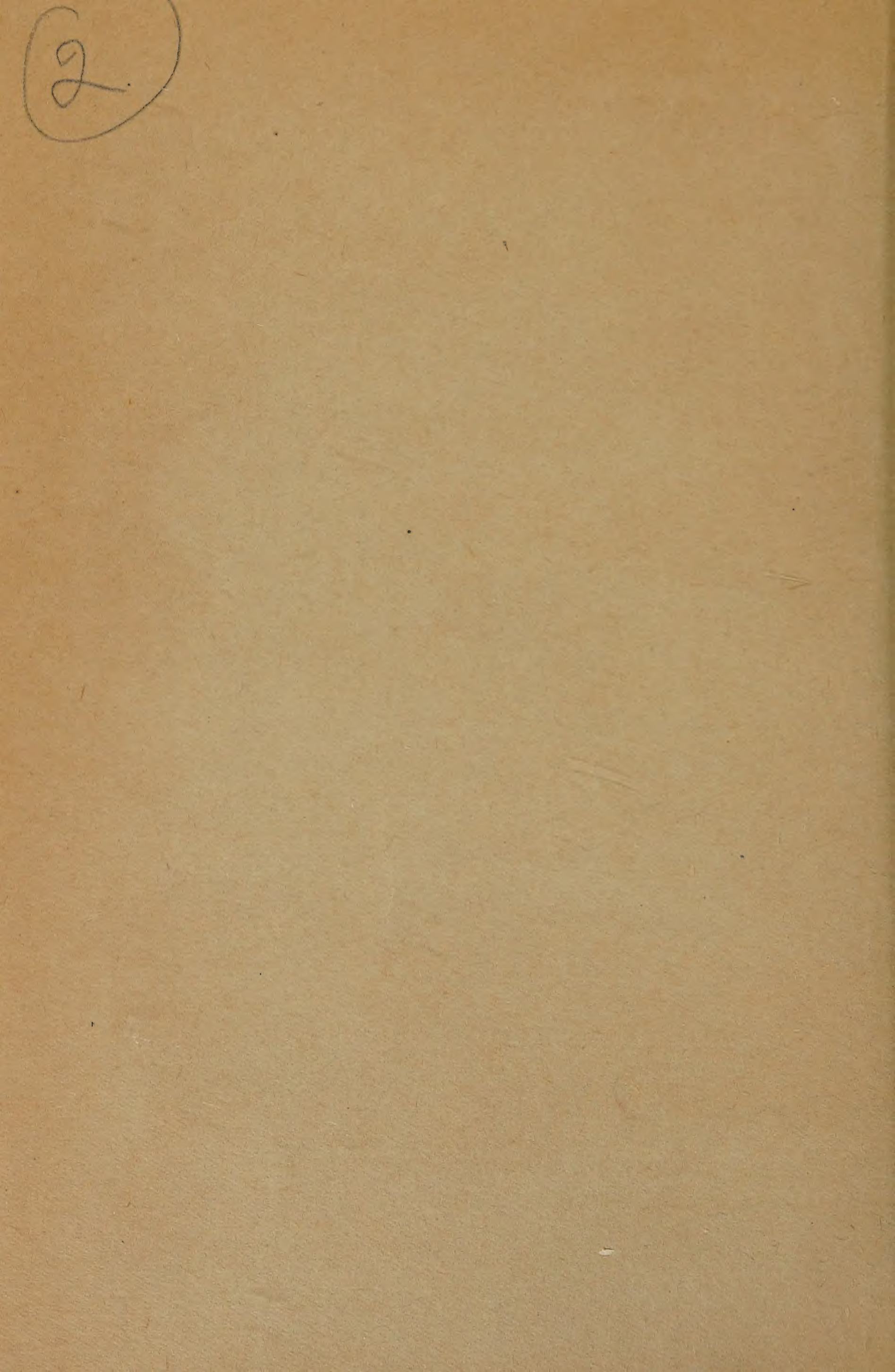
AUX SOURCES DE LA PIÉTÉ RUSSE

I. — La Lavra des cavernes à Kiev.

COLLECTION : N° 2.

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

1927



MGR A. SIPIAGUINE
Directeur de l'internat russe Saint-Georges à Namur.

AUX SOURCES DE LA PIÉTÉ RUSSE

I. — La Lavra des cavernes à Kiev.

IRÉNIKON-COLLECTION

N° 2

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
1927

TABLE DES MATIÈRES

LA LAVRA DES CAVERNES A KIEV

Aux Sources de la Piété russe.

I

LA LAVRA DES CAVERNES A KIEV

I. — Origines byzantines et monastiques.

L'Eglise russe est la fille de l'Eglise de Byzance : sa mère l'a engendrée au moment où elle venait de sortir victorieuse de la longue lutte contre les iconoclastes; aussi la dot de sa fille, bien que riche, porte certains traits de « monotonie », — ses trésors étant créés et ramassés par des artisans habiles, mais qui travaillaient derrière les murs des couvents.

Quand la Russie reçut le baptême, vers la fin du X[e] siècle (988), l'Eglise byzantine comptait ses gains sur les iconoclastes, gains disputés par deux partis du clergé. Le clergé séculier, qui était toujours plus près du peuple que les moines, se montrait plus conciliant dans les mesures à prendre pour la liquidation du différend, — il gardait les traditions assez conciliantes d'un patriarche, saint Taraise (784-806), qui avait conseillé de se montrer plus charitable envers les iconoclastes repentis, trouvant qu'une certaine déférence à l'égard du pouvoir séculier était nécessaire.

Les partisans du patriarche, dont la majeure partie appartenait au clergé séculier, justifiaient leur manière d'agir par le principe de la fameuse « économie », c'est-à-dire par la possibilité de mitiger les lois ecclésiastiques, même les plus importantes, ou d'y déroger complètement, vu la volonté de l'empereur ou pour des causes graves. Contre les partisans de cette « économie », nommés plus tard « les politiciens »,

surgissait le parti monacal, sous la direction des moines du célèbre couvent de Stoudion; il soutenait que les dogmes et les canons étaient strictement obligatoires pour tous les membres de l'Eglise, quelle que fût leur position dans la société humaine. C'est ainsi que l'histoire de l'Eglise byzantine nous montre de nombreux exemples, où les moines se révoltent contre les patriarches, en dirigeant contre eux les « zélotes », les adversaires des « politiciens ».

La lutte des « zélotes » et des « politiciens » occupe tout le IXe siècle : les noms des partis ennemis changent : tantôt ce sont les ignatiens contre les photiens, ou nicolaïtes contre euthimiens, mais au fond le motif de ces discordes est toujours : la lutte des moines contre le clergé séculier, souvent opportuniste; la lutte pour conquérir la prépondérance dans la hiérarchie. La victoire finale appartint aux moines, et leur influence sur la vie de l'Eglise fut ainsi décisive.

Les monastères byzantins étaient très nombreux et riches : L'empire entier en était couvert; aussi apparaissait-il comme un couvent continu, comme un royaume monastique. Dans la période de leur épanouissement, et ce fut précisément au Xe siècle, à la fin duquel la Russie fut baptisée, les moines byzantins étaient hautement appréciés, et leur bienfaisante influence sur l'Eglise et la société est supérieure à toute contestation. Ils prêchaient l'exemple par leur vie vertueuse, ils instruisaient le peuple dans la religion et la morale, flagellaient intrépidement ses vices et ses errements. Les monastères avec leurs riches bibliothèques, devinrent des centres d'instruction, furent les gardiens des traditions religieuses et nationales. En général, des couvents byzantins sont sorties les initiatives les plus utiles à l'Eglise, comme à la société laïque ; la sainte montagne de l'Athos et Constantinople avec ses couvents des Studites et des Aquimites étaient les foyers de la vie religieuse, si profonde et intense de l'Empire byzantin.

La piété fervente, enracinée dans les cœurs, donnait des fruits abondants, dont les témoins sont ces nombreuses églises, ces vastes couvents avec leurs institutions-annexes : écoles, bibliothèques, hôpitaux, orphelinats, etc., que nous voyons encore à Constantinople tantôt en glorieuses ruines, tantôt dans le faible reflet de leur antique splendeur.

Le couvent, et c'est tout à fait naturel, influençait les idées du temps, et comme le monachisme sans l'ascétisme n'est pas, il tendait de lui-même à imposer à la société une organisation semblable à la sienne. Sous l'influence des idées, nées dans l'enclos monastique, le peuple a commencé à croire que l'homme ne pouvait complaire au bon Dieu que par les privations spontanées, par les souffrances parfois volontaires, l'oppression de la chair, en un mot, par le renoncement à tous les biens de ce monde, et même par l'éloignement absolu de ses semblables. D'après une pareille idéologie, au Créateur ne plaisaient que la tristesse, l'affliction, les larmes humaines; par contre, toute joie, toutes les commodités de la vie quelque petites qu'elles fussent, étaient à « bon prou » du diable et menaient irrévocablement à la perte éternelle.

Le solitaire ayant renoncé à tout commerce avec le monde devait servir d'exemple pour l'homme pieux. Comme modèle de la sublime vertu chrétienne on évoquait le reclus volontaire, enfermé spontanément dans une étroite cellule ou dans une caverne ; le stylite perché sur une colonne sous les intempéries; le dendrite, niché dans le creux d'un arbre. La nourriture plus que sommaire et précaire, c'était le degré inférieur vers la sainteté : on devait passer par le vœu du silence complet, être accablé par des fers pesants, par des ceintures de chaînes et demeurer souvent dans un état de malpropreté assez incommode, comme les aniptopodes qui ne se lavaient jamais les pieds, ou encore moins actifs en fait d'hygiène comme les rypones qui ne se débarbouillaient point ou les anépistrofes ne se faisant mie les cheveux.

C'était l'idéal, sinon toujours à suivre, du moins toujours à briguer.

Du double devoir imposé par le Christ : « prie et travaille », l'Eglise byzantine, il faut l'avouer une fois pour toutes, n'a bien compris et mis en pratique que le premier. La prière byzantine elle-même adaptait l'homme privé à l'idéal monastique. L'ordre entier des offices divins fut composé pour qu'on se pensât toujours dans un couvent : de longues leçons, de nombreuses prières, tantôt écoutées en silence par la communauté, tantôt suivies de sa participation en chœur, des « stasis » (position debout) et des « metanies » (prostration) de diverses espèces, — tout ce symbolisme et ce rituel, beaux,

vénérables sans doute, mais assez compliqués, laissaient peu de temps à l'action hors de l'église, — tout cela tendait a adapter la société humaine à une organisation, où l'homme ne devait s'occuper que d'invoquer et apaiser un Dieu sévère et impérieux.

Le solitaire complet se trouvait sur le faîte de cet arbre « où les oiseaux du ciel viennent s'abriter »; plus bas se tenaient la communauté monastique, plongée dans sa vision pieuse, — la communauté de jeûneurs virginaux... et hors de cette société idéale, se trouvait « le monde », n'ayant pour tout moyen de salut que la prière de l'anachorète secondé par le chœur des cénobites. N'est-il pas tout naturel que la société byzantine n'épargnât pas ses efforts pour approcher de l'idéal monastique, — c'est pourquoi le jeûne a été toujours apprécié en Orient comme un des moyens les plus efficaces à atteindre le salut éternel, et il le reste encore. C'est pourquoi enfin les pèlerinages vers les couvents ont été de tout temps considérés comme une œuvre spécialement méritoire et que le laïc byzantin, riche ou pauvre, influent ou serf, aidait les couvents de tous ses moyens; tous se garantissaient ainsi contre les affres de la mort éternelle : le riche en faisant le monastère héritier de ses biens, le pauvre par son asservissement temporaire ou celui de ses enfants au profit du couvent.

Il fallait l'entretenir! N'éclairait-il pas de ses rayons les ténèbres du monde pécheur. Si la longanimité patiente du Juge Suprême épargnait cette vallée des larmes, digne de châtiment pour ses vices et iniquités, n'était-ce pas dû aux mérites de ces champions de la piété qui, ayant renoncé à tout, méprisaient la large voie de ce monde avec ses jouissances temporelles; ils priaient pour ce monde pécheur : c'était leur façon d'aimer et de servir l'humanité.

C'est avec ce concept du christianisme que les Grecs sont venus, en 988, pour baptiser la Russie. Son sol, hormis quelques germes développés à l'Occident et au Nord, était encore vierge. La nouvelle doctrine, en contradiction complète avec le paganisme primitif des Russes de ce temps, devait, une fois introduite, apporter à la Russie une transformation considérable. Le christianisme prescrivit des vertus nouvelles et donna un caractère plus élevé aux anciennes vertus des bar-

bares, l'hospitalité et la bienfaisance. Il rendit respectables la faiblesse, la pauvreté, la mendicité, le travail des mains. S'il y avait excès dans ses prescriptions d'humilité, elles étaient utiles pour réagir contre la brutalité des préjugés.

Sans doute, en même temps que le baptême, nous vinrent les idées ascétiques de la nécessité salutaire d'une abnégation, du mépris des biens de ce monde, le christianisme nous fut importé dans sa forme monastique.

Nous trouvons des traces de la vie monacale en Russie même avant le baptême officiel. Au temps de saint Vladimir, le premier prince chrétien († 1015), nous les reconnaissons avec certitude; quant à son héritier Iaroslav, ce Charlemagne hyperboréen, nous pouvons dire qu'il aimait les moines, les favorisait; donc les couvents existaient en Russie au commencement du XIe siècle.

Il faut supposer que les premiers moines en Russie étaient d'origine grecque. Le monachisme proprement russe commence avec Antoine et surtout Théodose, les fondateurs du célèbre couvent près de Kiev, la « Kiévo-Petcherskaïa Lavra » (le couvent des catacombes) qui fut le berceau de la piété russe. Ce couvent est sacro-saint pour tout Russe; nonobstant sa vieille division en principautés hostiles entr'elles, en dépit de ce que Kiev, près de laquelle ce couvent se trouve, eut passé par tant de vicissitudes historiques qui la détronaient du rang de capitale à celui de patelin de province ou la détruisaient complètement, sa Lavra, son couvent des catacombes, reste cher à jamais au cœur russe, comme il l'a été de tout temps. Ce couvent prime parmi les autres, et cela non par sa seule tradition, mais sa valeur dans le développement de la piété russe est unique par sa fécondité. Le Lavra est le premier monastère russe chronologiquement, comme aussi à en juger par la somme des biens spirituels, versés par lui dans le trésor de l'orthodoxie russe, c'est vraiment un monastère exclusivement du peuple russe : fondé par ses sueurs, soutenu par ses labeurs et chéri dans la pensée populaire comme le *palladium* le plus incontestable de la vraie foi.

C'est lui qui rayonna sur toute la superficie de la Russie primitive : de son milieu il envoya les premiers missionnaires dans les forêts vierges du Nord et dans les immenses steppes du Sud; ses moines furent les premiers laboureurs sur l'infini

guéret de la piété russe, ils le défrichèrent pour les temps à venir. Les moines de la Lavra servirent longtemps de modèles pour la vie ascétique qui pénètre l'esprit religieux russe; leurs mérites et leur gloire animèrent les générations postérieures, éclairant leur voie vers le progrès religieux.

Tous les couvents postérieurs de la Russie ont acquis un renom sur tel ou tel autre champ d'activité; mais la Lavra de Kiev, aux yeux d'un Russe, apparaît comme un foyer inextinguible de lumière et de chaleur qui suffisait pour tous les domaines de l'action spirituelle. Un auteur russe dit que si Kiev est nommé de droit la « Jérusalem russe », sa Lavra c'est le Saint Sépulcre : comme vers celui-ci, vers celle-là se dirigeaient de tout temps par centaines de milliers les pèlerins. Par l'éclat de ses champions-ascètes la Lavra coopéra à ce que le soleil du christianisme réchauffât si vite le vaste pays russe.

Si les couvents byzantins jouissaient d'une grande importance civilisatrice dans un pays d'une riche culture, de combien plus grands sont les mérites de la Lavra, érigée dans un pays absolument barbare. Hors de ses murs la société païenne demeurait longtemps encore avec ses divisions de classes, tandis que entre son enclos on voyait la fraternité des moines laborieux ; là-bas, la bacchanale des passions, ici, une vie réglée et paisible; hors du couvent, la satisfaction bestiale des besoins inférieurs, dans ses murs, la privation volontaire même du strict nécessaire. Le nouvel ordre des choses, la nouvelle religion étaient prêchés non par la parole seulement , mais surtout par les exemples : un moine ne se nourrit que de pain bénit, et cela après un jour de jeûne complet, l'autre ne se couche jamais, le jour il prie sans cesse, la nuit il sommeille accroupi dans une étroite cellule d'où il ne sort pendant des années; le troisième lutte contre les passions, en s'enterrant jusqu'à la poitrine, le quatrième, pour étouffer les tentations de cupidité, met dans sa caverne un moulin à bras et moud, de nuit, le blé, en chantant son psautier.

Introduit dans le couvent, le laïc se sentait transporté soudainement dans un monde supérieur, où tout était plein de miracles, où son imagination était frappée par les légendes prodigieuses, racontant les exploits ascétiques des moi-

nes, leurs visions, l'aide surnaturelle dans la lutte contre la force infernale. Faut-il s'étonner que les couvents en général, et la Lavra en particulier, aient attiré les meilleurs car la vie des moines qui méprisaient les choses futiles et passagères, qui s'imposaient des privations sans bornes dans un but supérieur et sublime, devait s'imposer comme un modèle à imiter. C'est dans les couvents que les princes se rendaient pour recevoir un conseil ou la bénédiction des saints moines, les regardant comme les hommes dignes de toute estime et de confiance; les persécutés, les criminels même, s'y enfuyaient, implorant l'asile défendu aux persécuteurs. De la Lavra sont sortis les premiers prédicateurs; plus de cinquante de ses moines ont été honorés de l'épiscopat; elle développait grandement l'instruction, car en ces temps, où la simple connaissance de l'alphabet suffisait pour être compté parmi la gent savante, tous ses moines étaient des plus instruits. La Lavra enfin, alors que les institutions de prévoyance n'existaient pas, servait d'intermédiaire et de régulatrice des relations entre le riche et le pauvre : pendant les années d'abondance ses greniers se remplissaient, pour être vidés en secourant les pauvres aux temps de famine.

Tel était l'héritage spirituel que la Russie reçut de Byzance sur les fonts baptismaux, telle fut la semence apportée par les moines byzantins des bords de la Corne d'or aux rives vertes du Dnieper, si beau dans sa majesté. Mais ne faut-il pas dire que le sol, auquel on a confié cette semence, pour qu'elle donnât une moisson si abondante et en si peu de temps, devait être bien riche en qualités naturelles ? Autrement, de quelle manière s'expliquerait l'abondance de la première récolte du sol à peine défriché ? Quelle explication faut-il donner à ce fait incontestable que le coup, un seul coup de la crosse des missionnaires sur le rocher encore intact de l'âme russe, fit jaillir une source intarissable de l'eau salutaire et fécondatrice.

La Lavra se développa très vite, et pourtant ce n'était pas une fondation princière, comme tant de riches couvents de Byzance; la semence a été jetée en terre par la prière des moines et arrosée par leurs larmes; c'est encore le jeûne et les labeurs de ses premiers anachorètes qui ont veillé pendant sa germination.

II. — Les fondateurs.

Le premier fondateur de la Lavra est saint Antoine. Malheureusement, l'histoire n'a conservé que très peu de faits de sa vie, antérieurs à la fondation du couvent. Nous savons qu'il était originaire d'une petite ville au nord de Kiev, de Lubechte, et que, encore jeune, il entreprit le pèlerinage aux sanctuaires de l'Orient. Il visita ainsi le Mont Sinaï (1) et la Sainte Montagne, l'Athos, où il prit l'habit monastique. L'higoumène (c'est-à-dire l'abbé) du monastère, où Antoine fut agrégé « au rang angélique », pénétrant l'avenir du nouveau guerrier du Christ, lui conseilla de retourner en Russie. L'abbé exprimait ainsi la mission du glorieux avenir du partant : « Va, retourne en Russie, et que la bénédiction de la Sainte Montagne soit posée sur toi, car de toi sortiront de nombreux moines ». A Kiev, Antoine essaya en vain d'entrer dans un des couvents, mais aucun ne put le contenter, et il décida de se faire anachorète-cavernicole. Il s'installa dans un vieux dépôt de grains, creusé par les Varègues (2) dans le flanc de la rive escarpée du Dnièpre et commença à y mener la vie austère des ascètes. Mais les temps n'étaient pas propices à ce genre de vie et les alentours de Kiev trop peu sûrs, car le résultat naturel de la guerre intestine fomentée par les discordes du prince Sviatopolk le Maudit et ses parents était un brigandage. Antoine quitte sa caverne et sa patrie pour n'y entrer qu'au temps du règne de Iaroslav, qui a apaisé son pays, en y imposant l'ordre et la première organisation judiciaire. A trois kilomètres de la capitale, sur la rive haute du Dnièpre, couverte de forêts encore vierges, Antoine trouva une grotte qui appartenait jadis à un solitaire, Hilarion, élevé sur le trône des métropolites de Kiev. Cet événement est fixé à l'année 1051, date initiale de l'ère pour la Lavra. Mais Antoine ne reste pas longtemps inconnu, la rumeur de ses vertus lui amène des imitateurs dont le premier fut un prêtre, Nicone, et c'est lui qui, Antoine n'ayant pas la grâce sacer-

(1) La langue russe dit pour cette action : « fut tondu » en sens de « tonsuré » — « postriguésia ». L'état monacal c'est « le rang angélique ».

(2) Tribu scandinave qui a donné à la Russie ses premiers princes.

dotale, tonsura les nouveaux candidats. Après Nicone vint Théodose dont la Providence voulait faire le saint Benoît russe, le véritable organisateur de la Lavra.

Il faut penser qu'Antoine, malgré toute sa sainteté, manquait du talent d'organisateur, aussi préférait-il toujours sa cellule-caverne : il quitta la communauté, à peine eut-elle reçu une organisation rudimentaire, pour s'installer dans une nouvelle caverne solitaire, où il passa le reste de sa vie. Hâtons-nous de remarquer que ce n'était pas la fuite, lâche, l'abandon de l'entreprise; Antoine ne perdait pas de vue les intérêts spirituels de ses enfants, qui s'adressaient toujours à lui pour des conseils et surtout pour implorer ses bénédictions à chaque nouveau pas du couvent à peine naissant; on est touché de voir qu'Antoine liait ses bénédictions à celle qu'il a reçue lui-même jadis de son ancien abbé de l'Athos, ainsi le monachisme russe conserva les liens héréditaires avec le centre principal du monachisme d'Orient, c'est-à-dire avec la Sainte Montagne.

Antoine passa seize ans dans sa nouvelle caverne, il y rendit son âme au Seigneur le 10 juillet 1073. Ses reliques n'ont pas été découvertes, mais l'endroit de sa sépulture resta très cher à tous et attira de nombreux pèlerinages, suivis de nombreux miracles, d'après les témoignages des historiens du couvent.

Nous savons donc assez peu de choses concernant la vie de saint Antoine de Kiev, lui-même préférait rester dans l'ombre, et d'ailleurs une grande quantité de documents ont dû périr pendant les guerres intestines et les malheurs qui ont souvent réduit le couvent à l'état de vraie ruine. Nous pouvons raconter davantage de Saint Théodose, le principal collaborateur d'Antoine. On possède des documents biographiques remontant au XIIe siècle, c'est-à-dire presque contemporains.

Théodose appartenait à une famille en vue qui habitait à Wasilkov et puis à Koursk. La perte prématurée de son père le laissa au pouvoir d'une mère aimante, mais despotique. D'après les chroniques, c'était une vraie homasse; « elle était forte et robuste de corps, comme un homme, et si quelqu'un, ne la voyant pas, l'entendait parler, il devait croire que la voix provenait d'un homme ». Ce portrait peu louangeux pour une tendre mère explique quelques traits de la vie de notre Saint.

Dès son enfance, Théodose se distingua par son caractère pensif; la vie contemplative l'attirait, il s'adonna à la lecture des Saints Evangiles, d'où il puisait des normes pour sa vie. Il débuta par traiter humainement ses nerfs : se débarrassant d'habits de seigneur, il mit leurs haillons et les aida dans le travail. Puis il commença à déserter sa maison pour prier dans la solitude. Tout cela ne pouvait plaire à sa mère. L'enfant, en fuite, était rattrapé et couvert de coups. La tentative de se joindre aux pèlerins de la Terre Sainte, lui coûta la mise aux chaînes. Mais Théodose entendait cet appel incessant : « qui aime... sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi », et il le suivait de nouveau. La troisième fuite réussit, il vient à Kiev, frappe à la porte de plusieurs couvents, mais personne ne veut de ce pauvre jouvenceau inconnu et sans moyens. Il va chercher la caverne d'Antoine, — ici on ne demande pas de dots, — mais le vieux solitaire a peur pour le jeune homme : supportera-t-il la vie si austère dans cette caverne humide et sombre ? Mais la franchise du garçon triomphe, il ne répond qu'une chose aux intimidations du vieillard : « Père, je ferai tout ce que tu me diras ! » Enfin Antoine le reçoit et donne l'ordre à Nicone de le tonsurer (3).

Par l'exemple de Théodose on voit que l'ancien usage d'accepter les candidats parmi les moines ne connaissait pas le temps de probation. Et pourtant la vie des premiers moines de la Lavra dans son état cavernaire était bien difficile : une grotte étroite, dans laquelle on travaillait et priait de si longues heures, la nourriture plus que sommaire — ordinairement du pain et de l'eau tous les jours, pour les fêtes du gruau ou des légumes bouillis à l'eau et sans huile; la nuit un court repos pris étendu par terre ou accroupi dans une niche. Mais Théodose n'en remarquait rien. Il avait exhorté sa mère à prendre le voile dans un couvent voisin de femmes; les délices de ce monde, il les méprisait dès son bas âge, et, en outre, il voyait que beaucoup de ses confrères perdaient plus en entrant au couvent : un Ephrem, courtisan du grand-prince, un Barlaam qui laissa à la porte du couvent non seulement les honneurs et richesses, mais aussi sa jeune femme;

(3) La tonsure chez les orthodoxes ne signifie pas le degré préparatoire à la prêtrise; c'est le signe qu'on est accepté au « rang angélique », c'est-à-dire dans l'état religieux.

et encore les deux ont-ils pris l'habit malgré les instantes prohibitions du grand-prince.

Sûr de sa vocation, Théodose s'affermissait dans les vertus. Le couvent grandissait et demandait des changements. Nous avons déjà vu que Antoine avait quitté la communauté, ayant laissé Barlaam comme higoumène. Celui-ci, profitant de ses relations avec la cour princière, reçut en cadeau toute la montagne où se trouvaient les cavernes, le noyau primitif de la Lavra. Barlaam construisit la première église, l'entourant de quelques cellules et d'un enclos en bois; ainsi l'an 1062 une partie du couvent sortit de son état cavernaire. Mais Barlaam ne resta pas longtemps à la tête des fils d'Antoine, le prince le réclama pour le préposer à son propre couvent de Saint-Dimitri, et Barlaam lui obéit, ayant demandé la bénédiction préalable de saint Antoine qui désigna en même temps Nicon pour son successeur à l'higouménat.

Nicon ne demeura pas plus longtemps; il s'en alla sur les côtes de la mer d'Azov, où à Tmoutaracagne il fonda son propre monastère. Théodose lui succéda comme higoumène de la Lavra, comme nous l'avons déjà insinué, il doit être considéré comme le vrai organisateur de son couvent et son premier législateur, c'est le saint Benoît russe. Actif, dès son élection, il entreprend le premier travail à faire. Dans les cavernes, ce n'étaient plus quelques solitaires, mais une foule de cent moines s'y trouvait entassée. Théodose avait peur, et, certainement non sans motif, que dans cette masse, se bousculant dans l'obscurité et à l'étroit, le désordre ne pénétrât. Il savait aussi que l'affliction ronge le moine plus fortement parfois que les passions ne le brûlent. Et nous voyons Théodose élargir les cellules, construites par Barlaam, et c'est ainsi que le couvent des cavernes sort définitivement des catacombes de Kiev à la lumière, s'établissant à la surface du sol. Théodose ne relâcha en rien la discipline, il tendait au contraire à la régulariser, à l'ordonner.

Ayant procuré quelque commodité extérieure à ses moines, Théodose pensa régler leur vie intérieure, l'encadrant dans des conditions uniformes, par des règles fixes inspirées des traditions byzantines. Un moine grec, ayant nom Michel, arrivé avec le métropolite Georges, lui raconte la vie harmonieusement réglée des moines studites, et voilà que Théodose

se met à chercher leurs statuts. Il demande à Ephrem, que nous connaissons déjà et qui se trouvait en pèlerinage à Constantinople, de faire une enquête sur la vie des Studites : « Comment chantent-ils, de quelle manière se font les leçons, comment se comporte-t-on à l'église debout ou en prostration, quelle est la nourriture des moines selon les différents jours? »

Le statut parvenu à Théodose fut introduit dans la Lavra pour être suivi plus tard par tous les couvents russes. C'est un mérite de la Lavra que d'avoir ainsi régularisé la vie monastique en Russie; c'est pourquoi, d'après un historien russe, « la Lavra jouit d'une primauté d'honneur sur les autres couvents, et sa gloire est des plus hautes ».

La Règle studite est basée sur l'obéissance absolue, mais spontanément acceptée, des moines à leur supérieur élu librement par la communauté; ainsi l'obéissance est le ciment et le fondement de toute cette organisation coenobitique, c'est-à-dire des moines vivant en communauté. Théodose la comprenait ainsi et surtout il la trouvait indispensable pour lui-même. Il servait d'exemple : il coupait le bois, portait l'eau, moulait (4) le blé non seulement pour sa portion de pain, mais souvent il le faisait pour les portions des confrères, et cela toujours de nuit. Ses obligations de supérieur, il les traitait de fainéantise; il répondit un jour au frère qui lui demandait des bûcherons : « Je suis oiseux, j'irai moi-même ».

Personne ne surpassait Théodose dans ses exploits ascétiques : habillé plus que pauvrement, il ne se distinguait en rien de ses frères, voulant être partout le dernier et le plus humble. Les jours ouvrables, il se contentait du pain sec; aux fêtes quelques légumes cuits à l'eau et toujours sans huile faisaient son « extra »; il dormait assis, interrompant souvent son court sommeil par des longues prières; parfois il passait des nuits blanches, plongé à moitié dans un marais, piqué au sang par les moustiques, travaillant en même temps à tricoter des bas et chaperons et chantant les psaumes. Aux offices, il apparaissait toujours le premier pour en sortir le dernier; une fois prêtre, il célébrait la liturgie tous les jours, acte bien méritoire, selon ses biographes.

(4) C'était encore le temps où on ne connaissait que les moulins à bras, et chaque moine préparait sa portion de farine, mais la cuisson était commune.

La charité de Théodose était aussi remarquable : il construisit une hôtellerie dans l'enclos du couvent pour y accueillir les estropiés et les pauvres : une dîme de tous les revenus du monastère servait à les entretenir. Tous les samedis, il envoyait aux prisonniers dans les geôles des camions remplis de pain, et dans sa propre cellule il gardait un pauvre vieillard paralysé en le soignant de ses propres mains. Même les brigands, qui attentaient contre le couvent, trouvaient chez Théodose grâce et table garnie : il les renvoyait libres de toute poursuite et comblés de dons.

Intercesseur pour tous les affligés et opprimés, Théodose ne tremblait pas devant les forts de ce monde; défenseur du bon droit, il leur reprochait leur injustice ; ainsi il refusa de reconnaître le prince Sviatoslav qui avait usurpé le trône, en ayant chassé son frère Isiaslav; Théodose ne cédait pas aux flatteries princières : « il ne me sied pas d'aller au festin de Jezabel, goûter de ses mets, pleins de sang et de meurtre », répondait-il aux invitations; il ne voulait non plus commémorer l'usurpateur aux offices divins. Sviatoslav lui pardonnait tout, et quand le temps eut mitigé l'indignation de Théodose, et qu'il alla voir le prince, celui-ci s'exclama : « Si mon père était sorti de son tombeau, je n'aurais eu autant de joie qu'à te voir ! »

Théodose se distinguait aussi comme prédicateur. Nous avons encore quelques-uns de ses sermons; il s'y montre éloquent et profond; c'est surtout contre les vices qu'il lance sa parole autoritaire et forte. Parlant de l'ivrognerie : « Le prêtre chasse facilement le démon d'un énergumène, mais le chasser d'un ivrogne cela serait au-dessus des exorcismes des prêtres du monde entier. » Il n'évitait jamais l'occasion de prêcher sa foi aux mécréants, surtout aux juifs dont il cherchait la conversion ou l'infliction du martyre. Mais nous ne devons pas attendre de lui la tolérance : Théodose était sévère contre les hétérodoxes. « Vivez en paix avec les ennemis, conseillait-il aux fidèles, mais seulement avec vos ennemis personnels et pas avec ceux du Christ... Qui loue sa religion et une autre tout à la fois, celui-là est *bicroyant*. Et qui te dit que c'est Dieu qui a créé cette religion ou une autre, demande-le, si Dieu peut être bicroyant. » Avouons que notre Théodose n'était aucunement moins intolérant envers les latins : ses prescriptions sentent parfois plutôt l'hindouisme que

l'embaumé de la charité chrétienne; l'orthodoxe ne devait ni manger, ni boire dans une vaisselle commune avec le latin.

Comme higoumène, Théodose, étant sévère pour lui-même, demandait de ses moines une obéissance à toute épreuve. Il régla la question de l'acceptation des nouveaux moines. Le fondateur, nous le savons, se montrait assez pressé dans cette grave et décisive question de la vie monastique; les autres, au contraire, comme Théodose l'avait éprouvé pour lui-même, étaient trop exigeants et écartaient facilement même les dignes. Théodose introduisit dans son couvent la Règle du stage, c'est-à-dire de la probation à laquelle tout candidat nouvellement venu devait se soumettre. Pendant le temps de l'épreuve celui-ci gardait ses habits mondains, puis, trouvé digne, il recevait la « riassa », la soutane, et enfin le manteau du moine. Le degré supérieur de cette échelle vers l'idéal monastique était « l'image angélique » — le capuchon avec scapulaire sur lequel on voyait le crâne au-dessus des tibias et l'inscription réitérée : « Saint Dieu, Saint fort, Saint immortel, ayez pitié de nous ».

L'obéissance au supérieur devait être telle que Théodose considérait toute modification d'un ordre reçu comme péché mortel. Il visitait les cellules et condamnait au feu tous les objets gardés par les moines sans sa permission. Le silence le plus strict régnait dans le couvent, car Théodose ne souffrait pas qu'on désobéit à la Règle. Et pourtant ses exhortations étaient plutôt d'un bon père, il sermonnait ses fils « doucement avec supplication », dit la chronique, et s'il devait accuser, il le faisait « les yeux pleins de larmes ».

Les labeurs de Théodose, ses soins paternels trouvèrent une digne récompense dans la sollicitude avec laquelle la communauté tâchait d'observer la Règle, l'obéissance était telle qu'une fois le prince lui-même trouva la porte close, malgré ses instances de voir l'higoumène : il était venu à une heure indue.

La communauté était vraiment fraternelle, et si l'on n'avait rien de matériel à partager avec le confrère, — la propriété était commune, — on allait si loin dans le désir de s'entr'aider que parfois on demandait à l'higoumène la permission de partager le châtiment spirituel, infligé au coupable.

Et pourtant la vie n'était pas facile dans la Lavra primitive. Des longues prières alternaient avec le dur travail : on

filait la laine pour se procurer du blé. Sur la table, exclusivement « végétarienne », jamais de viande ; la seule « consolation », aux jours de fêtes, c'était du blé cuit dans le miel et de l'huile de pavot. Ce n'est pas à Lavra de Kiev qu'un Jean Climaque eut pu faire l'observation que le moine goulu se réjouit du dimanche et calcule une année d'avance les jours de Pâques.

Le moine de la Lavra aimait son monastère. Quelque part qu'il se trouvât, il dirigeait toujours son esprit vers ce toit paternel. Elu évêque, il n'acceptait la haute charge qu'ayant reçu la bénédiction de son higoumène, et en quelque distance qu'il eût sa chaire épiscopale, il n'interrompait pas les liens qui l'attachaient à la vieille communauté ; il la visitait autant qu'il pouvait et, très souvent, accablé d'âge, il renonçait à sa charge pour retourner mourir parmi ses anciens confrères. Etre enterré dans la Lavra, surtout dans ses cavernes, était considéré comme un gage du pardon divin et une certitude de salut ; c'était même une croyance ferme, établie dans l'esprit du peuple. Une habitude mortuaire, appartenant exclusivement aux orthodoxes russes, en prend l'origine : avant de fermer le cercueil, le prêtre met entre les mains du trépassé une feuille de papier sur laquelle une prière est imprimée ; elle porte le nom de « prière d'absolution » car elle finit par les mots : « que tu sois pardonné en ce siècle et à l'avenir quand le juste juge viendra pour juger les vivants et les morts ». Théodose, le premier, donna une semblable prière à un certain Chimon, bienfaiteur du couvent. C'est toujours Théodose qui affermissait la croyance que la Lavra est un lieu salutaire et qu'en y séjournant on s'assure la béatitude éternelle ; avant de mourir, il promettait de prier au Ciel pour ses confrères ; cependant, ajoutait-il, l'efficacité de sa prière n'était assurée que pour ceux qui cherchaient leur repos éternel dans la Lavra.

Refuge sur terre, porte du paradis, la Lavra était aimée de ses moines. L'évêque Simon de Vladimir (XII[e] s.) et ci-devant moine de la Lavra, disait préférer à tous les honneurs de peiner sous l'obéissance de son ancien higoumène. « Je voudrais bien devenir les ordures qu'on balaie devant les portes de la Lavra, *y* être piétiné, pour pouvoir passer une seule journée dans la Maison de la Sainte Vierge, au lieu de mille ans d'honneurs parmi les pécheurs. »

Ayant assuré et organisé la vie de la communauté, Théodose pensa à son successeur ; il demanda aux confrères d'élire parmi eux un homme digne qui pût prendre sur lui la charge d'higouménat, et il lui confia sa crosse, disant : « Voilà, vous avez l'higoumène d'après votre volonté. » Théodose mourut un an après le trépas d'Antoine, c'est-à-dire en 1074. Il fut le premier saint russe dont la vénération fut imposée officiellement à toute l'Eglise russe. Sa canonisation fut proclamée en 1108 par un concile d'évêques russes sous la présidence du métropolite Nicéphore.

On décida que « Théodose devait avoir les honneurs dans l'Eglise Orthodoxe entière, étant égal à tous les anciens saints ».

Ayant au Ciel un pareil intercesseur, la Lavra continuait à se développer et à fructifier sur le sol, si soigneusement défriché par les saints Antoine et Théodose. La moisson fut abondante : plusieurs champions de l'ascétisme ornent de leurs exploits la chronique de leur monastère, de cette Lavra « très honorable et sainte ». Ce sont « les premiers grands cierges, allumés au nom de la terre russe devant l'image universelle du Christ », selon la parole d'un des chroniqueurs.

III. — La Sainte Pléiade.

Le peuple russe connaît des « champions » (5), comme il nomme tous les saints en général. Il se réjouit de leur nombre, — suivant les paroles de Salomon : « Quand les justes se multiplient, le peuple est dans la joie. » Et vraiment, les biographies des Saints de Lavra constituaient jadis la lecture du peuple russe. Il les trouvait dans le « Patérique » Πατερικὸυ, ςσ. β. βλίου) dont on connaît de nombreux manuscrits, même du XIII[e] siècle. Les écrits du « Patérique » (6) se distinguent par leur langue claire, pénétrant aux profondeurs de l'âme, par leur piété et l'amour envers les personnes qu'il décrit ; il est aussi abondant en faits miraculeux, si chers à l'esprit russe : tantôt, c'est la Sainte Vierge qui daigne descendre dans sa demeure chérie au bord du Dniépre,

(5) « Podvigenique », ses exploits de piété ascétique : ces jeûnes, ces prières et châtiments spontanés sont des exploits « podvigui ».

(6) Le « Patérique » constitue la principale source de ma brochure, j'en ai entre mes mains l'édition de 1911, éditée à Moscou.

tantôt, ce sont les moines, morts depuis des siècles, qui, de leurs tombeaux dans les cavernes, répondent au salut pascal : « Christ est ressuscité ! » « En vérité, il est ressuscité », s'écrient-ils.

Le contenu du « Patérique » nous permet de reconstruire un tableau fidèle de la vie des anciens moines de la Lavra ; c'est un document précieux, dont l'auteur principal est Nestor, moine de Lavra et un des premiers chroniqueurs russes.

La condition absolue pour que l'âme s'assure le bonheur éternel, d'après le « Patérique », c'est la pureté, vers laquelle le moine doit aspirer, même par une lutte des plus acharnées et des plus sérieuses. Le « Patérique » puise sa maxime dans l'Evangile : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Et voilà les exemples que le pieux lecteur du « Patérique » est invité à suivre pour atteindre la condition « sine qua non » de la vision béatifique. *Barlaam,* dont nous avons déjà parlé, quitte les honneurs de la cour princière, dont il était un des membres les plus influents, il quitte aussi sa fiancée. Le père indigné le contraint à retourner, on veut le séduire, mais en vain : il reste assis dans le coin, « durant trois jours, sans lever les yeux, malgré les tendres instances de la jeune femme ». Le père, convaincu de l'inflexibilité de son fils, le laisse suivre sa vocation monastique ; ce jeune homme monte bientôt aux honneurs de l'higouménat ; c'est Barlaam qui construit la première église de la Lavra à la surface du sol.

La vie de *Moïse le Hongrois,* moine de Lavra et le vrai Joseph biblique ressuscité sur le sol russe, constituait la lecture préférée de nos ancêtres. Etranger, Moïse fut russe par son éducation. Tombé prisonnier entre les mains des soldats polonais, il fut menacé d'une captivité pire que celle de la guerre : la femme d'un Putiphar polonais voulut le séduire... Adulé, tenté par tous les moyens imaginables, il tint ferme, même les pires maltraitements ne l'ébranlèrent pas. Et pourtant Moïse était encore laïque ; certes, il s'était imposé le vœu de chasteté : « Voilà cinq ans, disait-il, que je suis pur, je ne veux pas laisser périr les labeurs de si longue durée. » Moïse connaissait bien les Saintes Ecritures; il en maniait les textes à triompher de tout contradicteur. On lui citait les paroles de saint Paul : « Je désire donc que les jeunes veuves se marient » (I, Tim, V, 14), à quoi Moïse ripostait par la

bouche du même Apôtre : « L'homme marié a le souci des choses du monde, il cherche à plaire à sa femme. » Et il remporte la victoire. La nuit, perdant le sang, mutilé, il voit apparaître un ange qui le tonsure et lui met l'habit du rang angélique. Cette tonsure miraculeuse a été reconnue valide par les autorités de la Lavra, où Moïse, retourné en Russie, demanda l'accueil. Dix années il y servit d'exemple par ses vertus ; mort, il intercède puissamment contre les passions charnelles.

Son exemple a sauvé le frère *Jean Polypathète* qui, pour se débarrasser du démon d'impureté, s'enterra jusqu'à la poitrine devant le tombeau de Moïse, et fut par là guérit.

Ayant purifié son cœur, le moine commence son chemin vers la perfection ascétique, mais, comme le chemin est assez scabreux, il lui faut un bâton d'appui : c'est l'obéissance. Saint Théodose la réclamait, de ses moines, sans bornes. Comme exemple d'un religieux obéissant à toute épreuve, le « Patérique » nous montre *Nicolas Sviatocha*. Arrière-petit-fils de Iaroslav le Sage, l'héritier présomptif du trône; il entra à la Lavra, pour y passer sous l'obéissance par les emplois les plus humbles. Marmiton, boucher, porteur d'eau, il refuse l'intercession de ses princiers parents qui voulaient alléger ses labeurs, surtout que sa bonne volonté à obéir était déjà suffisamment éprouvée. Et pourtant, ce prince-moine aurait bien voulu s'enfermer dans la caverne, se faire solitaire silencieux. Mais il ne reçoit la permission de « garder le silence et travailler en solitude pour le salut des âmes », qu'après avoir passé par tous les grades de service.

Si l'exemple de Nicolas nous donne des arguments pour la nécessité de l'obéissance, les faits suivants l'affirment « ex contrario ». Même les exercices de piété sont à soumettre à la volonté des supérieurs, parce que trop de zèle sans contôle peut devenir la source de l'orgueil ou du « cagotisme ».

Nous voyons le moine *Isaac*, qui commence sa vie monastique par la vraie piété selon l'Evangile. Riche marchand, il distribue ses biens ; non content du cilice, il se revêt d'une peau de bouc, fraîchement écorchée, la peau durcit sur son corps, comme une écorce. Il s'enferme dans une caverne de deux coudées ; il reçoit le pain sec, dont il se nourrit tous les deux jours et en quantité bien minime, de la main de saint Antoine par une petite lucarne : ainsi passe-t-il sept ans.

Isaac se sent assuré de son salut, mais voilà qu'il tombe dans la plus simple embûche tendue par le mauvais esprit. Celui-ci dit à Isaac que le Christ lui-même va visiter sa cellule : le moine voit apparaître quelqu'un, entouré de lumières, il le prend pour le Visiteur promis et se lance pour le vénérer... Hélas!... les anges se changent en démons, munis de tambours et autres instruments, l'orgie infernale bat son plein : le pauvre Isaac doit danser. Et la clef de l'énigme ? Dans sa présomption de sainteté, il s'est cru digne de voir le Christ et a oublié de se munir d'un signe préservatif : la croix. La danse a coûté à Isaac une longue paralysie et amnésie complète. Sa guérison dure plus de deux ans.. Rétabli, il n'avait plus d'envie de s'enfermer : « Baste, répondait-il au tentateur, tu m'as séduit dans la caverne quand j'étais seul. A présent, je te vaincrai par la grâce de Dieu, mais en vivant parmi mes confrères. » Isaac de Lavra est considéré par les russes comme le protecteur général contre les pièges sataniques, aussi savait-il les braver. Une fois, quand les démons eurent fait leur apparition, sous l'aspect de bêtes féroces, il leur dit : « Vous l'avez emporté sur moi étant apparus en Christ et anges ; maintenant, vous faites bien, en vous déguisant en brutes; parce que vous l'êtes de fait. »

Le second exemple du « Patérique », qui nous montre le danger de l'ascétisme déréglé, c'est la vie de *Nicétas le Reclus*. Il s'enferma dans une caverne, malgré la défense de l'higoumène Nicone, qui le trouvait trop jeune pour un pareil exercice ascétique : « Il n'y a pas de profit, disait-il à l'entêté, de se reclure, quand on est jeune, et de rester oiseux ; il vaut mieux que tu reste pour aider la communauté par le travail. » Nicétas n'obéit pas, apparemment, l'higoumène a tort. Le reclus, sachant à peine lire jusqu'à ce moment, devient érudit dans les Saintes Ecritures, il les connaît toutes par cœur, mais, chose étrange, il ne sait que le Vieux Testament ; les Evangiles il ne veut pas qu'on lui en parle. Les vieux moines ne tardèrent pas à y reconnaître un piège démoniaque, bien que Nicétas se montrât même prophète. Mais toutes ses prophéties tendaient vers le mal, n'annonçaient que des malheurs, et cela confirma la conviction des confrères que Nicétas se trouvait au pouvoir du démon. Des exorcismes solides durent être appliqués, et ils sauvèrent Nicétas. Lui qui, dans son orgueil, ne priait plus, prétendant qu'un ange accomplissait

les offices pour lui, devint un saint et fut trouvé digne d'être élu évêque de Novgorod la Grande.

Quelques fois les higoumènes se trompaient en méconnaissant les vocations de leurs moines pour tel ou tel genre d'exercices ascétiques. Aux méconnus, s'ils existaient, il leur était toujours loisible de quitter la Lavra pour s'adonner ailleurs à la piété à leur gré et guise, mais à condition que la séparation se fît en paix. Ainsi Laurent le Reclus, n'ayant pas obtenu la permission de s'enfermer, s'en va au couvent de saint Dimitri, mais il ne le fait qu'en « demandant pardon » à son ancien supérieur; il reste plein du sentiment de la reconnaissance envers la Lavra. C'est à Laurent que le démon à découvert que, parmi les cent dix-huit lavristes, il y a trente moines qui font tellement peur aux mauvais esprits qu'un seul mot venu d'eux met en fuite les forces des ténèbres.

Quels étaient ces trentes moines? Nous voyons un *Saint Grégoire le Thaumaturge,* dont la seule vue chasse les démons qui glapissent et hurlent à sa rencontre : « Grégoire, tu nous mets en fuite par ta prière. » Grégoire est en même temps grand protecteur contre les brigands, parce qu'il en a converti plusieurs. Puis nous faisons connaissance d'un *saint Matthieu le Sagace.* Comme à son grand homonyme, dans ses pérégrinations apostoliques, il a été donné de voir les Ethiopiens, ainsi à Matthieu de Kiev il a été permis de contempler en face « les éthiopiens souterrains » (v. Patérique) et de détruire leurs embûches. Ce talent était souvent de grande utilité pour ses confrères. Une fois, ce vieillard remarqua dans l'église qu'un démon, déguisé en guerrier, passait par les rangs des moines et jetait sur ceux-ci des fleurs, enduites d'une matière collante ; ceux à qui les fleurs adhéraient sortaient de l'église pour ne plus y revenir et faire un petit somme dans leurs cellules. De cette manière, beaucoup de paresseux furent découverts, et toute la communauté prenait des précautions pour braver les fatigues des longues prières.

Une autre fois, il vit toute une procession de démons entourant leur chef assis sur un cochon, — ils allaient inviter le moine Michel au festin ; ainsi l'higoumène a pu prendre des précautions contre les niches de son fils spirituel.

C'était un bon contrôleur de l'assiduité des moines à la prière commune que ce saint Matthieu. Une fois aux matines,

en élevant les yeux, il ne trouva pas l'higoumène ; à sa place, sur le trône, on voyait un âne, se tenant pieusement debout. Après cette vision, l'higoumène, c'était Nicone, se garda bien de manquer aux offices.

Le cas de Nicone nous montre combien devait être chère pour les moines la prière commune. Toute l'ordonnance de la vie du monachisme oriental est basée sur les offices en commun. Un des moines de la Lavra, Simon, le futur évêque de Nadimire, en parle ainsi : « Tout ce que tu fais en cellule, la lecture du psautier entier, n'égale pas en efficacité un seul « Gospodi, pomilouï », dit en communauté. »

Et pourtant, rester debout des heures et dans les conditions climatériques d'hiver russe, ce n'était pas une chose facile; il y fallait de la vraie endurance ; nous le voyons sur Isaac, dont les plantes des pieds, vu la « faiblesse » de la chaussure, s'attachaient aux pierres du pavé par la glace.

Par contre, la prière des moines lavristes était d'une grande efficacité. Il y a eu des cas de résurrection de morts, due à cette prière. Le « Patérique » nous en raconte quelques faits dans la vie de *Marc le Fossoyeur*. Une fois, ayant travaillé toute la nuit, il ne peut, à bout de forces achever le tombeau de son confrère mort le dernier, et, comme l'enterrement presse, Marc demande au défunt de faire patienter la communauté. Le mort reçoit le message de Marc : « Reste avec la communauté encore cette journée-ci, demain matin tu iras voir le Christ chéri »; le mort se lève, pour *remourir* le lendemain. Il faut ajouter que ce Marc se distinguait par sa modération dans la nourriture même parmi ses moines, si sobres et si faciles à contenter : il ne buvait que les quelques gouttes qui s'accrochaient à sa croix pectorale plongée dans l'eau. Sa croix est conservée et sert aux malades à boire de l'eau bénite plus efficace que les sources minérales.

Beaucoup de moines de la Lavra ont possédé le don de guérir les maldes. Déjà Antoine les guérissait, en les laissant avaler quelques miettes de sa pauvre pitance. Ces médecins étaient *Damien le Guérisseur,* humble et obéissant, qui suivait le conseil de l'apôtre Jacob au sujet de l'efficacité de l'huile entre les mains des prêtres ; *Agapite le Médecin* ou « anargyre » (désintéressé), qui, reconnaissant l'égalité des hommes devant la souffrance, ouvrit une infirmerie au couvent, où il recevait même les malades princiers, en refusant

de se rendre à leur domicile : « Si je vais chez le prince pour une telle affaire, je devrai aller chez tous les malades », raisonnait-il, ne voulant pas quitter son monastère.

Si Antoine, Damien et Agapite appartiennent aux médecins qui n'employaient pas de vrais médicaments, le moine *Alipe* ou *Olympe* de la Lavra peut être compté parmi les précurseur de l'art médical moderne. Nous en parlerons, comme du premier peintre russe, mais disons ici qu'il a préconisé des produits aniliniques dans le traitement de quelques maladies, causées par les protozoaires : il enduisait le corps du lépreux avec des couleurs et les ordonnait comme potion aux malades.

Nous avons peu à dire de la troisième vertu monastique : la pauvreté. C'était la vertu le plus facile à suivre dans la Lavra primitive. La Providence suppléait à l'insouciance prêchée par les Evangiles : tantôt les produits venaient au couvent, livrés par miracle, tantôt les moines dépassaient même les Allemands dans leur talent de créer les fameux « ersatz » ; *Prochor,* l'Arrochivore en est devenu fameux. Pendant la pénurie du sel, il le fabriquait, en transformant les cendres, et pendant les périodes de la famine il faisait du pain en abondance, en employant l'arroche (7) désséchée et triturée entre ses mains.

*
* *

De cette manière, la Lavra devenait parfois la vraie nourricière du corps du peuple russe, pour son âme elle l'est restée à jamais. Ce « couvent incomparable » était de tout temps le fidèle gardien des traditions orthodoxes, reçues de Byzance, t toute tentative à y porter préjudice voyait la Lavra surgir vaillamment pour la repousser. Un de ses moines, Nifonte, élevé à la chaire de Novgorod, fut un des plus vaillants défenseurs des traditions byzantines ; toute sa vie il a travaillé « pour que les russes ne perdent pas la grâce d'adoption dans l'Eglise Orientale, autrement ils perdraient le Christ même dont le nom est l'Orient » (Luc, I, 78, le « Patérique » fait ici un jeu de mot, le texte exact veut dire « le Soleil levant »). L'occasion où il peut agir en défenseur des traditions ecclé-

(7) Plante moins que panifiable, mais qui s'emploie comme succédané de pain en Russie, même à présent.

siastiques fut la suivante. A la mort du métropolite Michel († 1145), le grand prince Isiaslav voulut qu'on brisât avec la tradition d'avoir des métropolites grecs, envoyés par le patriarche de Constantinople, et prescrivit aux évêques russes d'élire au poste métropolitain un simple moine, Clément, surnommé le Philosophe. Le manque de la bénédiction patriarcale, d'après ce prince, pouvait être suppléé par l'imposition du crâne de saint Clément Pape, dont la partie des reliques était vénérée à Kiev. Les évêques du prince, trouvaient ce moyen tout naturel : « A Constantinople, disaient-ils, on impose sur le nouveau patriarche le bras de saint Jean Chrysostome, pourquoi la tête d'un Pape (8) ne pourrait-elle suffire ? Seule, toute une petite minorité d'évêques en concile trouva cet argument insuffisant et refusa de reconnaître Clément ; parmi eux se trouvait Nifonte qui fut exilé de son siège et enfermé dans son ancien couvent : « Il remerciait Dieu de ce qu'il fut privé de sa chaire pour la défense de l'orthodoxie et qu'il put ainsi retourner sous le toit des saints. » Rétabli sur son siège, après la déposition de Clément, Nifonte mourut quand même dans sa Lavra chérie qu'il vint visiter. Avant sa mort, il eut la vision de saint Théodose. « Tu as bien fait de venir chez nous, mon frère et fils Nifonte, disait le Saint, dès à présent, nous serons inséparables. » Théodose donna à Nifonte un manuscrit, dans lequel celui-ci lut les paroles d'Isaïe : « Voici que moi et mes enfants, que Dieu m'a donnés... » (VIII, 18).

Pour que dans un monastère la règle soit observée et la paix florissante, il y faut de l'esprit familial. Le « Patérique » nous le prouve à tout instant par de tristes exemples. Telle l'histoire d'une révolte contre le supérieur. C'est saint Etienne qui en est la victime.

Saint Etienne fut élevé dès un âge très tendre par saint Théodose, à qui il succéda comme higoumène. C'est sous son gouvernement que la nouvelle église fut achevée et le nouveau couvent construit. Malgré ses vertus et ses mérites, Etienne, auparavant vénéré par la communauté, lui devint insupportable et fut déposé et même chassé de la Lavra. Mais son amour pour elle était si grand qu'Etienne ne s'en éloigna que de corps ; élu évêque de Vladimir, il la visitait encore.

(8) Je reparlerai de cette tentative unioniste.

Le « Patérique » nous donne un autre exemple de la discorde fraternelle qui amène avec elle de terribles châtiments divins. Le prêtres, Titus, se brouille avec son ami, le diacre Evagre. L'histoire est publique, le scandale va si loin que les deux anciens amis ne se souffrent pas ensemble, même à l'église. « Si l'un des deux encensait pendant les offices, l'autre fuyait la sainte fumée, ou, au contraire : l'officiant omettait d'encenser l'ennemi persévérant à rester. Ainsi, dit le « Patérique », les deux passèrent beaucoup de jours dans ces ténèbres spirituelles, osant même communier, sans avoir demandé le pardon mutuel. » Mais voilà que la grâce divine touche Titus : il tombe gravement malade et, en se préparant à la mort, veut se réconcilier avec Evagre. Celui-ci se montre récalcitrant ; amené par force au chevet du mourant, il lui lance des adieux vraiment blasphématoires : « Je ne lui pardonnerai ni dans cette vie, ni dans celle d'avenir. » O horreur, l'impie tombe comme foudroyé, il expire et fait peur à la communauté qui le voit mort la face dénaturée par la haine, les yeux écarquillés par la force de sa fureur, les membres raidis dans un geste dégoûtant d'imprécation. On l'enterre dans cette position lugubre. Titus de son côté trouve grâce devant le Juge suprême, il guérit pour prêcher encore bien longtemps à ses confrères le danger des dissensions fraternelles.

Mais le lecteur pourra me demander : n'y a-t-il pas eu dans la Lavra des moines, dont les vertus ne dépassent pas le niveau ordinaire de celles d'un religieux bon et consciencieux ? La Lavra n'a-t-elle pas élevé des missionnaires tels que saint Anschaire, saint Boniface, des savants comme Alcuin ?

Des missionnaires, même des martyrs de leur zèle apostolique, oui, — des Alcuins — non ! Mais il ne faut pas reprocehr à la Lavra cette déficience. Un Alcuin, un Albert le Grand sont nés dans un pays, où la culture romaine a préparé le sol pour un développement postérieur des sciences, ils sont issus de générations monastiques ou cléricales ; en Russie tout était à commencer.

Comme martyrs lavriotes, nous indiquerons le moine *Eustrate* que les Polovtzis, une tribu nomade qui envahissait souvent la Russie, mirent à mort. Du même sort fut honoré *Nicolas l'Emacié* et surtout *saint Koukcha,* missionnaire au pays lointain des Viatichi, peuplade forestière riveraines des confluents orientaux de la Volga.

Nous ne trouvons point de savants parmi les lavriotes primitifs. Tout au plus voyons-nous dans le « Patérique » quatre ou cinq noms de moines sachant bien lire. Théodose, avons-nous dit, s'est montré bon prédicateur, puis nous pouvons indiquer des épitres ascétiques de Simon, évêque de Vladimir, mais surtout la Lavra peut se vanter d'avoir élevé Nestor, un des premiers chroniqueurs russes et l'auteur principal du « Patérique ». Pour les autres moines, même la simple lecture était déjà une « subtilité livresque », vénérable, peut-être, mais capable d'orgueil. Une forte mémoire suppléait à tout. Le moine *Spiridion,* en faisant tous les jours ses « prosphoras » — pains liturgiques, — chantait le psautier tout entier, et cela par cœur : « Cette obédience très honorable, il la remplit durant trente ans. » Le bon Dieu a richement récompensé Spiridion : il a fait de ce « simplot » (toujours le « Patérique ») un grand protecteur contre les incendies, car Spiridion en a éteint plusieurs, en couvrant le feu de son cilice et portant de l'eau dans les manches bien délabrées de son pauvre habit.

Mais si la Lavra n'est aucunement initiatrice des sciences religieuses en Russie, elle l'est de plein droit pour l'art religieux de mon pays. C'est au moine *Olympe* ou Alipe que nous devons nos premières icones russes. Elles sont habituellement de l'école byzantine, car Alipe a appris à les peindre chez les maîtres grecs qui sont venus de Constantinople pour orner de leurs œuvres la nouvelle église de la Lavra, achevée vers la fin du XI[e] siècle. La création de ces maîtres fut un chef-d'œuvre. La grande église de la Lavra est « agréable à Dieu, Sainte, toute Pure, semblable aux cieux », elle a servi comme modèle à d'autres églises, mais « toutes ces imitations ont disparu, d'après le « Patérique », elle seule, création de Dieu, reste et persévère ».

Alipe, premier peintre russe, n'a jamais eu en vue dans ses œuvres que la gloire de la Protectrice de la Lavra, la Sainte Vierge, et il l'a honorée dignement dans deux icones qui nous restent. Une de ces icones, sous le vocable « la Reine est à ta droite », conservée à Moscou, dans la cathédrale de l'Assomption, brille d'une ornementation fine, semblable à une mosaïque, dans l'habit de la Vierge ; l'autre se trouve à Rostov le Grand. Alipe mourut en 1114.

Nous finissons notre exploration de la plus riche source

de la piété russe, de cette piété un peu communautaire, parce qu'elle tire son origine de la prière et de la vie en communauté monastique. La Lavra reste chère à tous les russes. Ils savent que c'est des cavernes de la Lavra de Kiev qu'ont jailli pour eux les sources du salut (Is. XII, 3).

Quelques mots sur l'état actuel de la Lavra, ou plutôt sur celui d'avant la révolution. On se tromperait singulièrement, si l'on se représentait un couvent russe, construit sur le plan d'un monastère latin. En vain, vous y chercheriez ce cloître, dont un côté longe l'église et les autres mènent au réfectoire, à la cuisine ou aux escaliers vers les étages de cellules. Le couvent russe, c'est une bourgade ou un faubourg, peuplé par les moines et les gens qui les aident. Le plus souvent, cette bourgade monastique est entourée d'un mur d'où émergent les coupoles dorées des nombreuses églises. La Lavra en possède vingt-et-une. Ces églises, grandes ou petites, sont construites sur des places, sauf quelques chapelles qui se trouvent dans l'intérieur des bâtiments ou sur les portes cyclopiques du couvent. La cathédrale, la grande église de la Lavra, toute riche qu'elle soit, ne conserve, malheureusement, que très peu de choses de son antique splendeur; les invasions polovtziennes et tartares, mais surtout les incendies réitérés en sont la cause ; aussi, les richesses que nous y voyons ne remontent pas à plus de deux siècles. Très peu d'antiquités se conservent aussi dans la sacristie de la Lavra : quelques encensoirs et un évangéliaire manuscrit du XVIe siècle ; les autres objets précieux sont du XVIIIe siècle et des temps modernes.

La bibliothèque du couvent se trouve, avec les archives, dans le clocher. L'incendie catastrophique de 1718 les a réduites à néant : ce n'est qu'un recueil de copies et des livres neufs, sauf quatre cent vingt-neuf manuscrits de peu de valeur, dont le plus ancien est du XIVe siècle.

Néanmoins, la Lavra a d'autres mérites culturels : elle possède un grand atelier de peinture d'où viennent de très belles icones, mais c'est surtout de son imprimerie qu'elle peut se vanter. Cette imprimerie avec son outillage tout moderne (linotypie, photogravure, etc) a fait beaucoup de grandes charités en distribuant ses éditions des livres liturgiques parmi les églises pauvres de l'Orient slave. Elle fut fondée en 1606 dans le but de combattre les éditions uniates de Lvov.

Quant aux instituts d'instruction, nous signalons une école d'arts et métiers et une école primaire.

Comme la Lavra est visitée par des centaines de milliers de pèlerins, elle possède pour les recevoir plusieurs hôtelleries où, d'après la bourse et plus souvent la liberté de chacun, on trouve un abri gratuit ou à peu de frais. C'est ainsi que la Lavra et presque tous les couvents russes sont connus pour leur hospitalité.

Le clou des pèlerinages aux sanctuaires de la Lavra c'est la visite de ses cavernes ou catacombes. Creusées par leurs premiers habitants dans le roc calcaire assez friable, ce sont maintenant des corridors pavés de briques. On distingue deux groupes de catacombes, mais tous les deux conservent les corps des Saints lavriotes : les cavernes « éloignées » (à une distance de quelques centaines de mètres) en gardent quarante-cinq avec trente crânes « myroblytes » (9) ; les cavernes « proches » en possèdent septante-trois aussi avec trente crânes.

Nous ne pouvons préciser le nombre des moines constituant la communauté lavriote ; mais, certainement, le chiffre ne dépassait pas de beaucoup la centaine ; et le grand ménage compliqué du couvent est rendu possible par l'utilisation des ouvriers permanents ou temporaires, car, d'habitude, les pèlerins russes se montrent reconnaissants pour l'hospitalité reçue dans un couvent, en s'y embauchant pour le travail, surtout agraire.

La communauté lavriote est gouvernée par un conseil de moines sous la présidence d'un higoumène qui porte le grade d'Archimandrite ; mais celui-ci n'est qu'un simple remplaçant du métropolite de Kiev, à qui la disposition du synode russe de 1786 (10) octroya le gouvernement, privant la communauté de son vieux privilège d'élever librement son supérieur.

Il m'est impossible de serrer dans les cadres d'une brochure l'histoire séculaire de la Lavra. Ce sanctuaire, ce palladium de la piété russe a passé par de nombreux et tragiques moments.

(9) Les crânes mysoblytes sont apportés de Grèce; comme signifie leur nom grec, distillent un liquide huileux exhalant une odeur très agréable.

(10) Avant de se soumettre au Synode de Russie, Lavra, pendant des siècles, était monastère stavropygiaque (couvent sous la juridiction épiscopale du patriarche de Constantinople.

Dès les premiers jours de son existence, il fut tracassé par les incursions des brigands nomades ; en 1240, 1399, 1316, 1482, il fut réduit en ruines par les mongols et tartares, mais chaque fois la piété du peuple russe le relevait plus beau et plus riche, aussi fut-il plus tard le noyau, autour duquel le peuple se concentrait pour lutter contre la colonisation à outrance ; les confréries, organisées avec le secours des moines de la Lavra, tinrent tête à l'influence étrangères et ainsi facilitèrent l'union de la Russie moscovite avec la Petite Russie, avec l'Ukraine. *Et duram verbam, sed verum*... la Lavra ne s'est pamais montrée propice aux idées de l'Union avec Rome: de tout temps, elle est restée le fort imprenable de l'Orthodoxie russe.

Quel est son sort à présent? Le gouvernement satanique de Soviètes n'a-t-il pas souillé et profané ce sanctuaire de la piété russe? Il faut bien s'en douter. Mais l'espérance nous dit : Resurget !

IMPRIMATUR

J. Cawet,
Vic. Gén.
Namur, le 5 février 1927.